

Samedi 19 août 1944

**La libération
de
Bazoches-les-Gallerandes**



**80^{ème} Célébration de cette Libération,
le lundi 19 août 2024**

Sommaire

Le présent livret a été rédigé pour le 80^{ème} anniversaire de la Libération de Bazoches, célébré le 19 août 2024, en y incluant :

Page 3

Le livret, rédigé pour le *Journal Communal de Bazoches*, pour la célébration du 60^{ème} anniversaire de la Libération de Bazoches en août 2004.

Page 14

Le témoignage de Jacqueline CHARDON née COUTURIER et de Jeannine VALLET née CIRADE, ayant vécu cette période.

Page 16

Quelques extraits du Cahier des Souvenirs de Maria BERTHEAU, habitante de Châtillon-le-Roi, qui a noté le nombre de passages de tout le matériel américain défilant devant ses fenêtres pendant 40 jours.

Page 18

Deux chapitres (20 et 21) transcrits, du livre écrit par Bernard LEPRINCE, âgé de 18 ans en août 2044 « *Sous l'aile du Café des Sports : mon enfance 1926-1946* », édité à son propre compte et imprimé sur les presses de l'imprimerie Jeanne d'Arc à Gien, au 1^{er} trimestre 2003.

Photos de Raymond CIRADE

Témoignages écrits de Maria BERTHEAU de Châtillon-le-Roi et de Bernard LEPRINCE de Bazoches

Remerciements à Jacqueline CHARDON et à Jeannine VALLET pour leurs témoignages oraux, ainsi qu'à tous ceux, anonymes, qui ont contribué au contenu et à la confection de ce livret.

Confectionné par l'association « Dans les Ouches »

Imprimé par la mairie de Bazoches-les-Gallerandes

Ne pas jeter sur la voie publique

Livret rédigé pour le *Journal Communal de Bazoches*, pour la célébration du 60^{ème} anniversaire de la Libération de Bazoches en août 2004

Soixante ans ont passé depuis cette année 1944 qui fut une année charnière dans la 2^{ème} guerre mondiale 1939-1945.

Depuis le début de 1944, il est perceptible que la guerre allait prendre un tournant décisif ; des événements, bien que douloureux, font naître l'espoir d'une libération prochaine. L'aviation anglo-américaine bombarde les objectifs stratégiques tant en Allemagne qu'en France, elle s'acharne à détruire les usines de matériel de guerre et les voies de communication. Souvent la nuit, le vol lourd des centaines de « forteresses volantes » qui se dirigent vers l'Allemagne trouble le sommeil des habitants.

Le Loiret n'est pas épargné par les bombardements. Le camp d'aviation de Bricy est souvent la cible des alliés (5 février, 22-23 mai). À plusieurs reprises, la gare des Aubrais subit de sérieux bombardements (20- 21 mai, 22-23 mai, 11-12 juin, 4 juillet), ainsi que la ville d'Orléans (11 mai, 21 mai, 22-23 mai, 5 et 20 juillet).

Les gares de Toury, Artenay, Pithiviers... sont aussi touchées. Les victimes se chiffrent par centaines.

Le débarquement des alliés, tant attendu, a lieu le 6 juin sur les plages de Normandie. La première ville libérée est Sainte-Mère-l'Église. L'espoir renaît.

La résistance locale s'organise, puis elle redouble d'activité. Le notaire de Bazoches, Henri OUZILLEAU, ardent patriote, qui avait rejeté l'acceptation de la défaite de juin 1940, se met à la disposition d'un réseau de résistance avec son fils Michel. Il fournit des renseignements aux alliés, sur la région et notamment sur les terrains de parachutage en forêt d'Orléans. Sa propre maison de Bazoches devient un centre de passage de jeunes étudiants de Paris qui veulent rejoindre les groupes de résistance de Sologne, en particulier à la ferme de By qui était leur point de ralliement.

Le dimanche 11 juin, Henri OUZILLEAU fut arrêté avec son fils Yves et deux de ses camarades par la Gestapo, guidée par le traître Lussac. Les 3 jeunes sont relâchés. Quant à Henri OUZILLEAU, il est immédiatement conduit à la prison d'Orléans, puis à Compiègne. Du camp de concentration de Bergen-Belsen en Allemagne, il ne reviendra jamais.

La guerre se rapproche de notre région. C'est le commencement de la déroute allemande. Des éléments allemands stationnent dans le secteur de Chaussy. Ils sont repérés.

Peut-être par erreur, une trentaine de bombes tombent sur le hameau d'Atraps, le samedi 12 août, vers 8h30. Une petite fille est tuée et sa maman blessée. Deux enfants de la famille Chartrain sont aussi blessés.

Le mercredi 16 août, un side-car allemand avec ses deux occupants, porteurs d'un message important, circule sur la route de Villiers à Bazoches. Un chasseur anglais, un « Mosquito », virevolte et va à sa recherche à travers les ombrages des platanes. C'est le mitraillage... L'un des soldats allemands est tué, le deuxième blessé. Celui-ci part à pied vers Bazoches, aiguillé vers le cabinet du Docteur LE MAIRE, rue des Garennes. Un témoin raconte : « Je le vis sonnant à la porte du docteur, une blessure béante à la cuisse, visible par la large déchirure de son pantalon ». Le Docteur LE MAIRE lui donne les premiers soins et le transporte à la maison GRÉLOU. Au cours de la nuit, quelques « excités » essaient de pénétrer dans la chambre pour s'emparer du blessé. Avec quelles intentions ?... Devant la réprobation vigoureuse de Raymond, ils abandonnent leur projet. Dans la nuit, à Raymond qui vient le voir plusieurs fois pour lui donner à boire, le blessé fait comprendre qu'il est Autrichien et qu'il n'aime pas la guerre... La matinée se passe avec une nouvelle visite du docteur qui lui prodigue des soins.

Mais tout à coup... Jean raconte : « Le matin du 18 août, je suis à la maison, j'entends un vrombissement de moteurs. Renseigné par la radio de l'approche imminente des Américains, je cours au bout de la rue. Surprise ! Je tombe nez à nez avec des soldats allemands. Vite, je fais demi-tour devant eux, en repoussant une bande de canards pour cacher ma déception. Je m'empresse de prévenir les trois réfractaires évadés du camp de Pithiviers, qui étaient cachés sous notre hangar parmi les gerbes de blé. Ce jour-là, nous avons eu très peur en voyant l'ennemi installer des canons aux diverses entrées de Bazoches. Mais nous avons prévu de nous réfugier dans la cave profonde de la famille MINEAU, nos voisins ».

C'est avec terreur, en effet, que la population voit les tanks allemands prendre position près du cimetière, au bout de la rue des Garennes, à l'entrée de la rue Robine..., les canons pointés vers l'ouest. Partout, dans le village, les volets sont clos, les rues désertes, l'atmosphère lourde et pesante. Allait-on subir une bataille ?

Dans la soirée du 18 août, un officier allemand accompagné de deux soldats vient chercher le blessé. Après l'avoir interrogé, il le fait transporter dans une ambulance allemande stationnée tout près. Quel sort aurait été réservé au village si le blessé avait été maltraité ?

À l'aube du 19 août, après une nuit où sans doute aucun bazochon s'attendant au pire ne ferma l'œil, l'ennemi s'éclipsa, sentant les Américains tout proches. Quel soulagement ! Ce fut la dernière présence ennemie à Bazoches.

Samedi 19 août 1944 : 1^{er} jour de la Libération

C'est l'arrivée des troupes américaines du Général Patton. C'est la Libération. En voici un récit donné par les enfants des écoles en 1947 :



« Un ronflement de moteurs, un bruit de freins serrés... Les Américains ! Le cri a jailli de toutes les bouches. Papa ouvre la fenêtre, l'enjambe, saute sur le trottoir et nous, les enfants, prenons le même chemin. Le déjeuner refroidit dans les assiettes, les biftecks racornissent sur le feu, mais tant pis, réjouissons-nous et acclamons les arrivants ! Les deux voitures blindées se sont arrêtées au virage. De toutes les portes, hommes, femmes et enfants surgissent en courant et, en un instant, le centre du village se trouve animé d'une foule enthousiaste, circulant autour des voitures américaines. Les soldats en uniforme kaki, aux bons visages sympathiques sous leur casque de fer, serrent les mains qui se tendent, reçoivent des bouquets cueillis en hâte et sourient dans cette joie délirante de tous les gens de Bazoches. Quelle différence entre ce samedi de gaieté et le jour qui le précédait. Le vendredi avait été si triste, rempli de crainte quand les canons allemands entouraient le village. Et aujourd'hui, ils sont là, ces Américains tant souhaités, tant attendus. Leurs voitures se sont rangées dans la rue principale et tout autour les habitants parlent, crient, s'abordent en riant ou en s'essuient furtivement quelques pleurs de joie impossibles à retenir.





Puis au milieu du silence, un instituteur de Bretagne, interné par les Allemands au camp de Pithiviers pendant longtemps et réfugié parmi nous depuis quelques jours, fait un discours émouvant. Il dit le bonheur des Français lorsqu'ils sont libres et le besoin de solidarité et d'union qui leur est nécessaire pour vaincre l'adversaire qui les a fait tant souffrir. Des applaudissements nourris saluent son discours. Il remercie chaleureusement les libérateurs qui écoutent quoiqu'ils ne comprennent pas. Et la foule en chœur entonne la Marseillaise.



Puis à tous les habitants réunis, la grande voix des cloches parle, chantant la joie des libérés, leur reconnaissance pour leurs amis américains, leur désir de les aider à écraser l'ennemi.

De tous les hameaux, les paysans accourent tout émus et tous les gens sortent cocardes et drapeaux. Déjà on commence à pavoiser.

Tout l'après-midi, les cloches carillonnent gaiement dans le clair soleil de ce 19 août 1944, jour mémorable s'il en fut. Dans l'après-midi, des convois de voitures passent, toujours acclamés et fleuris. Cette journée d'été pourtant si longue s'achève doucement et la nuit étoilée est pleine de rêves et d'espoir ».

Dimanche 20 août : 2^{ème} jour de la Libération

C'est encore un jour de liesse. La population se regroupe au centre du village pavoisé aux couleurs des alliés pour jouir encore d'une journée mémorable qu'on ne veut pas manquer. Les tanks s'arrêtent plus volontiers au milieu de la foule admirative tandis que les cloches égrènent encore leur hymne joyeux. Voilà des fleurs pour un G.I. qui émerge de la tourelle de son char, des tomates et des fruits pour un autre qui remercie en riant et fait le V de la Victoire. Les enfants n'hésitent pas à s'approcher des jeeps pour recevoir une barre de chocolat ou un chewing-gum, tandis que les hommes acceptent de bon cœur des cigarettes.



Mais l'heure des règlements de comptes est déjà arrivée, semant une légère confusion dans la foule. L'instituteur-secrétaire de mairie est obligé de se rendre à pied de la mairie à la place de l'église pour y subir sans doute des représailles et le maire de Bazoches est conduit à Pithiviers pour y être entendu... Vengeance personnelle ? Heureusement, des gens de bon sens se manifestent et s'opposent aux exaltés. Bientôt tout rentre dans l'ordre. Ces événements assombrissent un peu cet après-midi, d'autant qu'un incendie s'est déclaré à Malvoisine, réduisant en cendres la maison des époux SOUVILLE.



21 août : 3^{ème} jour de la Libération

Ce n'est que le lundi 21 août que le travail reprend peu à peu dans les fermes et les champs.



Extrait du journal scolaire de 1947 : « Déjà, ce lundi matin, de très bonne heure, des files de camions commencent à passer, interminables. Nous, les enfants, jetons dans les engins remplis de soldats mouillés par la pluie fine qui tombe, des fleurs qu'ils reçoivent en riant. Eux lancent des bonbons, des gâteaux, des chocolats, des cigarettes et des boîtes de rations. Quelquefois, un convoi stoppe dans le village lorsqu'un autre passe en sens inverse. Et les enfants alors accourent avec un petit sac qu'ils offrent aux G.I., car tout le monde sait maintenant que les Américains raffolent de tomates et de fruits, et qu'ils donnent en échange des bonbons ou du chocolat dont on est privé depuis quatre ans ! »



Pendant près d'un mois, c'est un défilé presque ininterrompu de voitures ; les ambulances succèdent aux énormes camions à la gueule béante et aux petites Jeeps rapides. De puissants tracteurs traînent sur de grands plateaux des rails et des traverses de ponts. Des noirs rient de leurs dents étrangement blanches entre leurs lèvres sombres et répondent aux démonstrations d'amitié par le V de la Victoire ». Et il y a toujours là, toute la journée, des bazochons admiratifs, qui ne se lassent pas de regarder passer le matériel des vainqueurs. Vive les libérateurs ! Finies la peur des bombardements, la crainte de l'occupant, les privations de toutes sortes ! Il y a de la joie et de l'espérance dans tous les cœurs.

Quelques jours après, on apprend qu'Orléans et Artenay ont été libérées le 16 août, Pithiviers le 21 août, Paris le 25 août.

Pendant plus d'un mois, c'est le défilé presque ininterrompu du matériel militaire ; une véritable Armada qui se dirige vers l'est...



Mais la guerre n'est pas finie. Il y a encore 25 prisonniers en Allemagne. Il faudra attendre la fin des combats dans l'est de la France, la reddition de l'Allemagne nazie, le retour de nos prisonniers, pour fêter la victoire, le 8 mai 1945.

Malgré cette victoire, Bazoches déplore, pendant cette guerre mondiale 1939-1945, dix victimes dont 8 militaires et 2 civiles dont leurs noms suivent:

Victimes militaires :

Émile CHARBONÈLE

Henri DOUVILLE

Marius FLEUREAU

Paul HAY

Marcel KIRIÉ

Henri OUZILLEAU

André PELLETIER

Raymond SAUGER

Victimes civiles :

Solange HOUDAS née ROUSSEAU

Rachel TURBÉ

Témoignages de Jacqueline CHARDON née COUTURIER et de Jeannine VALLET née CIRADE, ayant vécu cette période de notre histoire, recueillis en mai 2019 et en juin 2024

6 juin 1944 : c'est le débarquement des Américains en Normandie, tandis que l'armée allemande remonte du sud vers la côte normande.

Madeleine PIET (future épouse VIRON) a averti Henri OUZILLEAU qui était à Paris de ne pas rentrer à Bazoches.

11 juin 1944 : Arrestation de Mr Henri OUZILLEAU, déporté à Bergen-Belsen.

Trois jeunes gens sont arrêtés et auront la chance d'être relâchés, le lendemain ou deux jours après. Ces jeunes sont : André BLOT, Maurice CAMPENET et Yves OUZILLEAU le fils d'Henri.

Grâce à Paul HAY qui est allé à la *Kommandatur* de Pithiviers, l'ordre de la mairie a été donné de creuser des tranchées dans les jardins pour se protéger en cas de bombardement, avant l'arrivée des Américains. Jacqueline CHARDON se souvient que, pendant ce temps, dans leur cour, plusieurs Allemands sortirent du charbon de bois de la grange et préparèrent des crêpes.

15 août 1944 : Pendant les Vêpres, il y eut une procession en l'honneur d'un petit morceau du voile de la Vierge qui avait été donné par la cathédrale de Chartres.

Après les Vêpres, Jacqueline, Jeannine, Mireille SOUCHET et Ginette MINEAU sont allées à Stas chercher du lait. Au retour, elles ont entendu le bombardement de la ville du Mans qui se distinguait peu du bruit de l'orage épouvantable qu'il faisait ce jour-là.

Les 16 et 17 août, le village est cerné par les Allemands. Les habitants savaient qu'il ne fallait pas se trouver dans les champs car les Allemands mitraillaient.

Le 16 août, lors d'une attaque par l'aviation anglaise, un soldat allemand est blessé. Celui-ci est parti à pied vers Bazoches et a été dirigé vers le Dr. LEMAIRE pour y être soigné. Après lui avoir donné les premiers soins, le Docteur le transporte chez Raymond GRÉLOU qui a accepté, par humanité, d'héberger ce blessé pour lui éviter d'être lynché, ce qui a valu à R. GRÉLOU quelques problèmes avec certains 'excités' qui ont essayé dans la nuit de pénétrer dans la chambre du blessé.

18 août : On voyait que les Allemands étaient en débâcle. Des Allemands marchaient dans la nuit bruyamment et certains habitants ont cru que c'était des Américains.

Plusieurs jeunes hommes sont montés dans le clocher, dont André BLOT, annonçant l'arrivée des Américains car, du haut du clocher, ils les voyaient arriver, venant de l'ouest ! L'ennemi s'éclipsa, sentant les Américains tout proches.

Dans la soirée du 18 août, un officier allemand vient chercher le blessé chez Raymond GRÉLOU et le fait transporter dans une ambulance allemande.

Une famille du village, les parents de Georges CHAUSSON, cache des aviateurs anglais.

Madame LAROCHE cache, au 1^{er} étage, deux garçons juifs d'environ 14 ans, avec leur mère -leur père étant prisonnier-, dans la maison où habitait, au rez-de-chaussée, Léa CIRADE, la propriétaire et grand-mère paternelle de Jeannine CIRADE. Les enfants allaient à l'école ainsi qu'au catéchisme, comme tous les enfants de leur âge.

19 août 1944 : Arrivée des Américains à Bazoches.

C'est le premier jour de la Libération.



C'est l'armée du Général PATTON qui nous a libérés. Les cloches de l'église se mirent à sonner à toute volée. Toute la population en liesse est alors dans la rue. Nous faisons connaissance avec le Nescafé, le Chewing-gum, les bas en nylon. Pendant 15 jours, jour et nuit, passent, des jeeps et des blindés, tout le matériel, l'hôpital de campagne, et même des ponts, dans des camions, C'est très impressionnant et nous sommes surpris par une telle puissance !

Ce même jour, quelques hommes ivres ont traîné, de la mairie à la place de l'église, un homme, la corde au cou, pour le pendre. C'était Monsieur GUITARD, l'instituteur, supposé collaborateur. Sa fille, Michèle, le suivait en pleurant. Heureusement ce drame n'a pas eu lieu.

Quelques extraits du Cahier de Souvenirs de Maria BERTHEAU, habitante de Châtillon-le-Roi

Le 19 août 1944, les Américains du Général Patton, débarqués en Normandie, se dirigeaient vers l'est. Après avoir bivouaqué à Bazoches, ils traversent Châtillon.

Maria BERTHEAU raconte....

J'ai 80 ans, tout commence le vendredi 18 août 1944, Bazoches est fermé, les Allemands sont en position avec des canons, tout le monde a peur. Jeanne va chercher tout le monde dans les champs, mais les Allemands se sauvent dans la nuit.

Samedi 19 août, les Américains arrivent en reconnaissance, six autos se dirigent vers Pithiviers, elles n'entrent pas dans la ville occupée par les Allemands qui ont mis leurs canons en batterie. Les Américains disent que Pithiviers sera difficile à prendre.

Lundi 21 août, de 5 heures du matin jusqu'au soir et sans interruption, passage des Américains. Ils vont délivrer Pithiviers, j'ai du chagrin en pensant à la bataille, mais les Allemands se sont sauvés.

Du mardi 22 au vendredi 25 août, passage ininterrompu des Américains. C'est incroyable, c'est formidable de voir tout ce matériel. Tout le monde est surpassé en voyant tout cela : des ponts, des bateaux, des rails, des tanks, des canons formidables, des voitures de la Croix-Rouge...

Jeudi 24 août, les Américains continuent à passer. On voit aussi vingt-quatre camions de prisonniers Allemands.

Vendredi 25, samedi 26 et dimanche 27 août, en une demi-heure, cinquante tanks, cent soixante-dix camions et une auto blindée. Deux cents camions en trois quarts d'heure, le jour de la vente à Manuel. Impossible de passer dans les rues de Châtillon et le passage des Américains continue. On ne peut pas croire ce que l'on voit, on ne se figure pas quelle impression ont les gens de Châtillon. Tout ce matériel de guerre qui passe à deux cents véhicules en moyenne à l'heure, plus de 12 heures par jour, c'est incroyable. Pas un tamponnement, pas un accrochage, les Américains conduisent en vitesse, dans la perfection.

Lundi 28 août, neuvième jour, passage un peu ralenti de véhicules de toutes sortes. Je viens de voir six beaux camions neufs bien fermés, couleur marron et très gros, je n'en avais jamais vu de pareils. Tous ont leur grande étoile blanche, c'est impressionnant. Les ambulances de la Croix-Rouge vont de Toury à Pithiviers et retournent ensuite à Toury. C'est inoubliable de voir toutes ces plates-formes, toutes ces grues gigantesques, tout vous surpasse. À quatre heures de l'après-midi, voici un convoi de vingt-cinq camions remplis de prisonniers allemands qui encombrent la rue, ce sont des noirs qui conduisent.

Mercredi 30 août, passage de nuit également. Le jour, même activité que la veille avec passage de camions dès 8 heures du matin sous une pluie torrentielle, vingt-cinq camions se dirigent vers Pithiviers. Puis voici vingt gros tanks avec de gros camions qui passent dans un bruit formidable. C'est à ne pas croire, on se demande si c'est vrai. On peut les saluer, tous ces Américains et il n'est que 10 heures du matin. De 1 à 2 heures de l'après-midi, il passe cent vingt-huit véhicules de toutes sortes : bateaux, grues, camions, plates-formes, voitures de la Croix-Rouge...

Jeudi 31 août, toujours pareil, la voiture de la poste est revenue, espérons que j'aurai bientôt les nouvelles que j'attends avec impatience. Ce soir j'aurai deux Américains à coucher. À 3 heures de l'après-midi, plusieurs camions de soldats américains, des camions avec des machines géantes que je ne connais pas. Et pour finir, des camions pleins de prisonniers allemands.

Vendredi 1er septembre, passage de camions de bois et de traverses de chemin de fer. Puis vingt camions pleins de soldats, des camions avec des canons derrière... Trente-deux ambulances, quatre-vingt-dix-sept bateaux ponts, je n'en ai jamais vu de si longs. Puis cent cinquante-huit camions en une demi-heure.

Samedi 2 septembre, passage de toutes sortes de matériels, cela vous surpasse.

Dimanche 3 septembre, à midi, passage de dix-sept camions pleins de prisonniers allemands allant vers Toury, c'est bien leur tour.

Lundi 4 septembre, toujours la même activité, encore vingt et un camions de prisonniers allemands.

Mardi 5 septembre, beaucoup de camions pleins de soldats américains.

Mercredi 6 septembre, passage de grands camions, huit sont pleins de soldats américains et les autres pleins de matériels de toutes sortes. À 4 heures, passage de tanks avec des camions énormes. C'est terrifiant, incroyable, inoubliable !

Jeudi 7 septembre, passage de camions pleins de marchandises. À midi, des prisonniers allemands empilés dans cinq camions. L'après-midi, de gros chars passent avec un bruit énorme.

Vendredi 8 septembre, 19^{ème} jour de la libération de Châtillon, passage de beaucoup de tanks.

Samedi 9 septembre, toutes sortes de véhicules.

Dimanche 10 septembre, grande activité, mes pensionnaires américains sont partis.

Lundi 11 septembre, les voitures américaines passent, vont et viennent. Du gros matériel circule.

Le lendemain, journée avec beaucoup de passage.

Mercredi 13 septembre, on apprend que nos vaillants Américains sont entrés en Allemagne. À midi, passage de 15 camions de soldats noirs.

Jeudi 14 et vendredi 15 septembre, toujours des camions très chargés, à 4 heures vendredi passage de vingt et un grands camions américains.

Samedi 16 et dimanche 17, camions, ponts, rails, bateaux et grues défilent. Tout est énorme, c'est incroyable.

Dimanche 18, toujours des camions, du matériel, je compte dix camions pleins de soldats américains.

Mardi 19 septembre, il y a un mois juste que les Américains sont arrivés. Ils continuent leur passage. Toujours des grands camions qui sont pleins, je ne peux pas dire de quoi, il y a aussi de grandes remorques.

Ce mercredi 27 septembre, passage d'une dizaine de camions remplis de soldats américains pour l'Allemagne. Il vient de passer deux grands cars pleins de monde et accompagnés de gendarmes. On dit que ce sont des collaborateurs que l'on conduit au camp de Pithiviers.

Vous, qui lisez ce récit, sachez que je n'ai pas menti.

Souvenirs de Bernard LEPRINCE dans son livre de 2003 « *Sous l'aile du Café des Sports, mon enfance 1926-1946* »

Chapitre 20 La bataille de Normandie

Nous étions au milieu d'août, deux mois passés depuis le débarquement et finalement nos libérateurs s'avançaient après avoir franchi le grand obstacle des haies normandes ; on commença à entendre le grondement des canons dans le lointain. Maintenant nous attendions les Américains incessamment. Les avions « mustangs » avec leur double fuselage étaient bien reconnaissables, ils étaient la preuve visible, tangible, que notre délivrance approchait rapidement. Ils mitraillaient le trafic ferroviaire sur la ligne de Paris et les convois en retraite sur la route nationale parallèle. Finalement, ils bombardèrent les réservoirs d'alcool de la raffinerie de Toury, à seulement dix kilomètres de distance. À cause du pays plat, nous pouvions voir ce spectacle aérien qui se déroulait comme un ballet. C'était excitant d'être si près de ces actions et en même temps à une distance de sécurité, comme si nous étions au cinéma. Un autre avion était très actif et tournait presque sur place et l'on pouvait entendre son vrombissement de reprise à chaque tour, sur l'aile. J'en étais si pris que je nommais nos deux chiots par le nom, l'un de Moss, l'autre de Quito, pour pouvoir les appeler et prononcer le nom de cet avion sans crainte.

Un après-midi calme et lourd de la mi-août, un side-car allemand, monté de deux estafettes roulant sur la route de l'ouest, dans la direction des chants de bataille, arrivait à l'orée du village et fut surpris par un « Mosquito » surgi d'un gros nuage orageux et qui le cloua sur place d'une rafale de mitrailleuse. Cette cible si petite et roulant si vite n'avait pu échapper malgré le couvert d'une épaisse voûte de platanes. Quelle précision ! Les moteurs de l'avion qui était descendu en « piqué » et le craquement sec de l'arme déchirèrent la torpeur de ce jour calme, à l'heure de la sieste. Quelques personnes se précipitèrent à vélo pour voir ce qui se passait à l'orée du village, mais la plupart restèrent précautionneusement sur le pas de leur porte en se demandant ce qui pourrait suivre. Mon jeune frère André arriva sur les lieux, l'un des premiers sur son vélo, et j'arrivai promptement en courant. Le side-car était démolé avec des pièces répandues tout autour. L'un des soldats était mort, allongé dans le fossé, l'autre était blessé. Il avait le visage ensanglanté et son pantalon déchiré montrait une grande balafre qui descendait tout le long de sa cuisse comme des lèvres ouvertes. Cette blessure ne saignait pas, les chairs étaient cautérisées par la trajectoire de la balle. Il se tenait debout au centre d'un groupe qui s'était formé autour de lui et qui discutait de ce qu'ils allaient en faire, ou le fuir, ou le soigner.

La « tête forte » de la classe avait un des fusils à la main et était prêt à l'exécuter. Pendant ce temps, le blessé demandait le « doktor... doktor ... ». J'étais très perplexe, pris entre le désir de tuer l'ennemi et celui d'aider un être humain dans sa détresse. Était-ce un autre sergent Weiss ? Également la pensée me vint que s'il arrivait des camarades faisant la même route et constatant le mitraillage, ils chercheraient les victimes et en déduiraient un

meurtre. Cela pourrait être très dangereux pour le village et je pensais à mon père qui se cachait. Finalement le bon sens prévalut et il fut dirigé vers la maison du médecin, où il arriva seul. Après l'avoir soigné, le docteur Lemaire le conduisit chez mon oncle Raymond qui habitait près de chez lui. Celui-ci qui était un vétéran de la « grande guerre » savait ce que c'était de prendre soin d'un blessé et il se leva plusieurs fois la nuit pour lui donner à boire. Le docteur revint soigner sa plaie le soir et le lendemain matin. Dans la nuit un groupe de Résistants locaux arriva, tambourina aux volets afin de rentrer dans la maison pour chercher le soldat et le faire prisonnier. Raymond le vétéran d'Ypres refusa, témoignant qu'un blessé avait droit à un refuge et s'ils voulaient le capturer, ils devaient d'abord le tuer, lui Raymond ! Il savait que ces jeunes avaient de mauvaises intentions, il avait entendu dire que d'autres avaient torturé deux S.S. capturés près d'Orléans. En voyant sa détermination et connaissant ses références de patriote, ils firent marche arrière.

Léon et son fils Claude étaient dans leur fournil comme chaque nuit, à cuire le pain. La boulangerie se trouvait dans la seule rue qui venait de l'ouest, de la Normandie, juste à quelques maisons de l'entrée du village où l'incident du side-car mitraillé avait pris place et presque à l'angle de la grande rue. Ce fournil se trouvait en sous-sol avec une petite fenêtre basse qui s'ouvrait sur cette rue. Ils étaient les seuls éveillés et ils prêtaient attention à tout bruit insolite : ils pouvaient entendre une souris. Cette nuit-là, ils perçurent des mouvements comme des pneus qui frottaient contre le trottoir et des voix étouffées, juste au niveau de leur fenêtre. Ils se précipitèrent pour voir. À travers les fissures dans la peinture bleue qui avait été appliquée quatre ans plus tôt pour camouflage, ils virent des véhicules militaires, différents de ceux des Allemands, et des soldats qui se déplaçaient silencieusement vers le carrefour de la grande rue, le seul point stratégique, avec leurs armes à la main. Léon ne pouvait pas attendre le matin pour nous en parler, il était traditionnellement notre premier client après sa longue nuit. Ceci était de la plus grande importance présageant l'arrivée d'une armée qui ne pouvait être que « les Américains ». En venant nous voir, il passait par sa cour fermée par une porte à cadenas et en l'ouvrant, il vit sur le sol un long « mégot » de cigarette. Ceci fut assez pour attirer son attention. À cette époque-là personne n'en jetait. Long ou court, il était patiemment remodelé pour en faire une cigarette plus mince. Ce qui est sûr, c'est que le mot « Chesterfield » était bien visible et indiquait sans aucun doute que cette cigarette était « made U.S.A. », ainsi que le riche parfum de ce tabac, si différent de l'odeur âcre, amère, auquel nous étions accoutumés. Tout cela était la preuve indubitable qu'une patrouille avancée de l'armée américaine était venue pour voir si les Allemands avaient installé un bouchon de défense à ce point stratégique nord-sud et est-ouest.

Il était clair que l'arrivée libératrice était imminente, probablement le jour même.

Nous ne savions pas où était exactement le front de bataille, il n'y avait aucune information ni d'un côté ni de l'autre, mais toutes ces activités et le grondement de canon intermittent de plus en plus proche, étaient très

indicatifs. La rumeur publique était au mieux confuse et n'aidait pas à situer les choses.

Le suspense de cette attente était insoutenable, mon copain Claude qui était déjà mon idole à cause de son poste de gardien de but de l'équipe de football, me répéta plusieurs fois, en long, en large et en travers, les détails de sa mystérieuse entrevue. Je m'accrochai à chaque parole qui apportait l'espoir. J'inspectai le drapeau et sa corde fragile que j'allais déployer à travers la rue pour le suspendre. Il fallait que je sois prêt et sûr que nos Libérateurs puissent savoir combien nous les attendions et que nous les accueillions avec enthousiasme.

C'était un autre jour chaud et le matin s'écoulait lentement comme le calme avant la tempête. Nous déjeunions comme d'habitude à midi, les fenêtres ouvertes mais les persiennes en bois étaient tirées pour empêcher la chaleur d'entrer, si bien que l'on ne pouvait pas voir ce qui se passait mais l'on pouvait entendre les passants discuter. Au milieu du déjeuner, un bruit inhabituel semblable à un fort cliquetis devenant de plus en plus sonore nous envahit, un bruit qui n'était pas familier. Cela ne pouvait être que le bruit de tanks, de gros tanks, pour être aussi sonore.

Enfin il était là, nos libérateurs !!!

Tout d'abord, nous nous regardâmes les uns les autres bouche bée, savourant cet incroyable moment, écoutant, avant même de voir. Une sensation spéciale, comme un message télégraphié pour nous préparer à l'événement, nous envahissait. En même temps, tous repoussèrent leur chaise et se levèrent de la banquette, pêle-mêle ; et nous nous entassâmes à la porte de la cour et courûmes à la rue. Ils étaient bien là, les plus gros que l'on puisse imaginer, encore plus imposants, vu de près, qu'au cinéma. Ils étaient arrêtés au carrefour, les moteurs au ralenti et des soldats casqués nous dévisageaient en silence du haut de la tourelle sur laquelle était peinte une Croix de Fer ! Malheur, ces tanks étaient allemands ! Leur dernier modèle, le fameux « Tigre » ! Deux avaient déjà dépassé la maison et étaient stationnés à l'autre tournant, près de la place où je pouvais voir les canons se braquant dans tous les sens. D'où venait cette unité ? Est-ce qu'ils faisaient partie d'une armée qui arrivait pour une grande bataille ? J'avais souvent vu au cinéma et dans les magazines leurs prouesses, mais rien ne pouvait exprimer la puissance qui se dégageait de ces monstres vus de si près. Il est impossible de décrire correctement le mélange d'émotions qui nous traversait l'esprit comme le cœur. Il n'y avait pas de mots assez forts pour exprimer l'intensité du dégoût, d'incrédulité, et de l'appréhension qui nous envahissait à leur vue. Je me reculai le long du mur de la maison et j'absorbai la réalité de cette scène pendant un moment, en essayant de comprendre.

Dans ma hâte, j'avais oublié de prendre mon drapeau américain - la chance était une fois de plus de mon côté ! Malgré qu'il fût un « hybride », il aurait bien clairement montré où étaient nos sympathies et l'on sait maintenant quelles en auraient été les conséquences.

Piteusement, émotionnellement écrasés, tous rentrèrent à la maison sans un mot.

Cette unité n'était pas en retraite, elle reculait en livrant bataille et l'on pouvait voir qu'elle s'y préparait. Plusieurs engins prirent position de chaque côté de la route à l'ouest, à l'orée du village, sous le couvert de grands noyers anciens et à l'abri du mur de pierre d'une ferme qui absorbait leur couleur comme un caméléon. Ils étaient parfaitement camouflés. D'autres avaient une position plus avancée dans la plaine, dans un petit bois, et couvraient d'un feu croisé la route de la Normandie. Un autre était posté dans notre deuxième jardin, en face du mur du cimetière, en-dessous du noyer, au milieu du carré de pommes de terre, celui-là défendait la route de l'est au cas où il y aurait eu une attaque surprise par derrière. L'officier commandant, un colonel, installa son poste de commande dans une maison au centre sur la place. La cour était fermée par une porte cochère et la maison dominait les « ouches » sur le côté ouest, donc il contrôlait en premier la situation. Ces soldats étaient des professionnels qui ne laissaient rien au hasard et leur comportement ne présageait rien de bon, ni pour l'immédiat, ni pour l'avenir. Nous savions que la patrouille américaine était passée la nuit précédente et annonçait l'arrivée imminente du gros de l'armée et que cette unité blindée allemande avait dû être repérée par les « Mosquitos », comme le side-car. Quel imbroglio ! Le 17 août fut un jour d'angoisse et d'appréhension de notre destin qui allait se jouer dans les heures suivantes. La grande guerre mondiale nous avait finalement trouvés !

Nous apprenions en même temps que la ville d'Orléans, au sud, avait été libérée la veille, le 16 août, après une bataille courte mais intense où nos maquisards locaux prirent part, y compris l'oncle Lucien Charpentier qui était l'un des rares soldats de métier. Un cimetière militaire à l'entrée de la ville atteste de cet épisode sanglant. Cette préparation pour la bataille nous sembla encore plus menaçante, étant située à la pointe de ce triangle face à l'adversaire de tous côtés. Le lendemain matin, quand il fut bien évident que les tanks étaient toujours là bien en place et prêts à se battre, papa m'envoya dans un hameau chez ma grand-mère, pour creuser une tranchée dans le jardin. Étroite et couverte avec des ballots de paille au-dessus, elle devait protéger de la mitraille. Nous nous y sommes rendus par les chemins, à travers champs, pour éviter la route à grande circulation, nous étions tous prêts à évacuer la maison au moindre signe de conflit. Cette unité, qui n'était pas nombreuse (environ dix, douze tanks et des autos), était stratégiquement placée, pour la raison bien claire d'arrêter ou de retarder l'avance américaine et leur détermination apparente ne présageait rien de bon.

Cette situation incroyable d'être pris entre le désir de voir nos Libérateurs arriver le plus vite possible et celui de faire face aux conséquences dura pendant deux jours complets de tension. Le matin suivant, le 19 août, ils avaient disparu, partis pendant la nuit aussi soudainement qu'ils étaient arrivés, en emportant le blessé avec eux. J'appris plus tard que le colonel avait déclaré au maire qu'il n'allait pas être la cause de la destruction de notre village. Est-ce que cette décision avait été prise par ordre supérieur ou bien parce que l'on avait pris soin du soldat blessé ? Nous pensions que sûrement c'était les derniers que nous allions voir et nous

nous sentions soulagés d'un grand poids, mais pour nous, ce fut le vrai épisode angoissant de toute la guerre.

Un homme d'un pays voisin était un grand camarade de papa : il l'avait vu souvent au café. Ce que je ne savais pas, c'est qu'il était le radio contact avec les Alliés pour le réseau de la Résistance de la région. Je n'avais jamais soupçonné son activité clandestine et ce matin-là, il était au bar informant papa, sans être gêné par ma présence, qu'il y avait peut-être deux cents tanks cachés sous les hangars de la sucrerie de Pithiviers, seulement à seize kilomètres de distance, qui ou bien étaient prêts à embarquer sur un train vers l'est, l'Allemagne, ou bien ils se rassemblaient pour une grande bataille, avec la plaine devant eux comme champ de tir de leurs arrières, protégés par la ville et la vallée de la rivière. La possibilité de ce combat était réelle. Ils étaient partis de chez nous mais encore trop près pour notre sécurité. Notre attente recommença dans l'incertitude. Toute cette série d'événements qui s'étaient succédés si rapidement ces derniers jours, s'introduisait dans notre vie calme ; c'était comme un ballet de théâtre avec sa chorégraphie bien en place et dont nous étions seulement les accessoires que l'on pouvait bouger, déplacer à volonté comme des pions, sans avoir à y participer mentalement. Chaque épisode avait son propre élan qui paraissait indépendant, mais en réalité s'imbriquait l'un dans l'autre. Le matin du 19 août s'écoula lentement, calmement, comme suspendu dans l'espace, dans l'attente incertaine d'événements que l'on espérait bons, sans ne rien savoir du drame qui continuait à se dérouler après tant d'années, de jours, et de faux pas.

Chapitre 21

Libération ! L'arrestation de l'instituteur, du maire, célébration

Enfin le grand jour arriva !!!

Ce 19 août, après toute une longue matinée d'attente, comme chaque famille se préparait à se mettre à table, une unité motorisée s'avança sans bruit dans la rue venant de l'ouest, la direction Normandie. Lentement, précautionneusement, elle pénétra dans notre village endormi sous le soleil chaud de midi. D'abord une automitrailleuse suivie d'une Jeep et d'autres plus loin, derrière. Le premier véhicule s'était avancé jusqu'au croisement avec la grande rue, où il y aurait pu avoir ces fameux « Panzers » cachés en embuscade, et il s'était arrêté là. Soudainement, une foule de gens du voisinage apparut d'un seul coup, comme par un signal, entre les deux tournants à angle droit. Leur arrivée s'était répandue comme une traînée de poudre de maison à maison, « Les Américains » !!! Les premiers à les voir étaient assis à leur table de cuisine, prêts à déjeuner devant leur fenêtre ouverte, quand le véhicule s'encadra dans l'embrasure, comme une image projetée sur un écran. Tous, à la vue de cette apparition, se levèrent de leur chaise et sautèrent par la fenêtre en oubliant la casserole sur le feu, en se serrant sur les trottoirs étroits de chaque côté de ce croisement, en faisant bien attention de rester à l'écart pour ne pas gêner les opérations. Tout d'abord nous étions sans parole, subjugués par cette réalité dont nous nous

rassasions les yeux et l'esprit, car cette présence avait été si longuement attendue ! D'abord, un bras, avec un doigt pointé vers l'autre croisement de la grande rue et la place, surgit d'une petite ouverture frontale. La lenteur de ces mouvements nous tenait en haleine, enfin un soldat émergea par la tourelle et descendit : il était l'incarnation de tout ce que l'on attendait, svelte, un casque léger sur la tête, le col de chemise ouvert, et non pas vêtu d'un uniforme raide, ni chaussé de souliers cloutés, comme ceux des Allemands. Avec son allure délibérée, non menaçante il avait un air familier, comme s'il était « à nous ». C'était une armée différente, c'était nos Libérateurs !!!

Nous étions médusés d'être si près d'eux et de leur engin de guerre, contemplant leur performance militaire si bien que nous ne pouvions pas les acclamer. Cela aurait donné l'impression d'un spectacle, ceci était différent. C'était comme si l'on retrouvait un ami perdu de longue date, et qu'il se réintégrait dans notre sein. Nous étions simplement écrasés de joie et de reconnaissance. Ce soldat marcha jusqu'au coin de la maison et regarda des deux côtés de la grande rue. Ne voyant rien de suspect, il signala au véhicule d'avancer jusqu'à l'autre croisement vers la place, dans la direction où étaient partis les Allemands. Cette automitrailleuse se plaça contre le mur de la maison avec sa tourelle pointée dans la direction de l'est au cas où l'ennemi reviendrait. D'autres véhicules de cette unité de pointe s'avancèrent et se répandirent dans toutes les directions de la grande rue et bloquèrent tous les croisements. Des soldats y installèrent des canons anti-tanks qui couvraient l'enfilade des rues adjacentes, au cas d'une attaque surprise des Allemands, mais ceux-ci étaient bien partis pour toujours ! Nous savions où ils étaient, seulement à seize kilomètres et nous essayions d'en informer nos sauveurs, mais la barrière de la langue était impénétrable et frustrante ; nous n'avions pas encore appris la langue des signes. Le message radio n'était pas revenu de Londres vers l'armée sur le champ de bataille, où quelqu'un avait jugé plus avantageux d'épargner la seconde sucrerie de France plutôt que de détruire deux cents tanks !!! Rapidement les gosses du pays montèrent sur les véhicules pour regarder à l'intérieur de la tourelle par l'écouille, pendant qu'une femme de la maison voisine se dressait sur la pointe des pieds pour essayer de converser avec le soldat, à l'intérieur. Cette scène avait un air convivial, que nous n'avions jamais eu, ni voulu avoir, avec les occupants. Après ce moment initial de surprise, les gens s'étaient ressaisis et maintenant accueillaient gaiement nos libérateurs en criant « Vive les Américains » !, en faisant le signe de la victoire et en offrant des fleurs et des tomates du jardin. La tension du premier moment s'était évaporée. Un homme qui s'était échappé du camp de Pithiviers et s'était caché chez un fermier depuis quelques jours fit une déclaration spontanée, passionnément patriotique, sur le trottoir devant une assemblée hétéroclite et au milieu de la cohue générale. Les cloches du village commencèrent à sonner allègrement et rallièrent les gens des hameaux et des fermes isolées. La foule devint plus dense que les jours de fête et la joie qui avait été ravalée pendant si longtemps maintenant exultait sur chaque visage. Nous nous congratulions en nous frappant les épaules et des larmes de joie, de délivrance, coulèrent librement, ainsi que nos rires éclataient, tout en même temps.

Papa avait caché quelques bouteilles de « bon vin » réservées pour cette occasion. Il savait que ce jour arriverait. ; sa foi était inébranlable et maintenant il était prêt. Il n'y a pas de meilleure façon de montrer la profondeur de ses sentiments que d'offrir ce que vous aimez le plus, spécialement quand ce produit se bonifie avec l'âge. Quand vous gardez quelque chose dont vous êtes privé, cela lui ajoute une tournure sentimentale encore plus significative. Donc papa va vers ce premier véhicule et offrit sa bouteille à ce premier soldat, son « premier Américain ». Il s'attendait à ce que celui-ci accepte ce geste d'accueil symbolique avec gratitude pour ce qu'il représentait et parce qu'il faisait chaud et qu'il devait être assoiffé. Mais ce soldat avait une grande responsabilité, il était à la tête d'une armée qui le talonnait et allait bientôt s'écouler à travers notre village ! Celui-ci et ses camarades connaissaient leur devoir et leur préoccupation était de voir s'il n'y avait pas des ennemis embusqués autour de l'église sous les arbres de la place et non pas d'être surpris en dégustant du bon vin ! Ce n'était pas encore le temps de « socialiser » et il était probablement passé à travers cette pratique plusieurs fois et était maintenant blasé, ou plus simplement abstinent. Il n'accepta pas l'offre de cette bouteille. Papa était vraiment déçu et frustré parce qu'il ne pouvait pas faire comprendre à ce soldat la signification de ce geste, non seulement pour lui-même mais pour le village entier, pour la France. Ceci voulait dire : « Bienvenue, merci, vous êtes quelque chose de spécial, vous êtes nos Libérateurs, nous voulons marquer ce grand moment de manière indélébile et rien ne peut l'exprimer aussi bien que le vin ». Papa la rapporta au café et il attendit une occasion plus propice.

Après un court laps de temps, la seconde phase commença. Quelques tanks surgirent, poussèrent rapidement en avant en direction de Pithiviers. Ils occupèrent le croisement de la route nationale nord-sud, Paris-Orléans, seulement à trois cents mètres du pays. Une pièce d'artillerie lourde s'installa dans un jardin le long du mur du cimetière, le museau pointé vers ce croisement important, la route vers l'Allemagne. Nous ne savions pas la puissance de l'armée qui approchait mais nous n'avions pas peur, même si une bataille devait se déclencher. L'avant-garde s'avancait délibérément, implacablement, systématiquement. D'autres blindés s'avancèrent aux alentours et prirent position dans les hameaux. Nous assistons à une démonstration de la guerre moderne, divers éléments de personnel et d'équipement s'avançaient en offensive et en même temps se gardaient d'une attaque surprise. Cette opération prit à peu près une heure ou deux et ensuite la marée arriva.

La majeure partie de la quatrième division, de la troisième armée et le trente-deuxième bataillon d'infanterie étaient à notre porte.

Le restant de la journée, les gros tanks passèrent, l'un derrière l'autre. Ils devaient s'arrêter au tournant et pivoter sur leurs chenilles pour passer à travers cet angle droit et étroit, comme si c'était un ballet, puis ils faisaient démarrer les moteurs avec un grondement puissant, jusqu'au croisement prochain et répétaient la même manœuvre. Tous ces bruits incroyables, combinés avec les vapeurs et les fumées, me donnaient l'impression d'une bête au corps sans fin, qui se déroulait devant mes yeux. J'avais également

l'impression d'un tournevis qui s'insérait sans arrêt dans la plaine vers la frontière allemande. Chaque engin avait une étoile blanche peinte sur le côté et une toile plastique rouge sur la tourelle pour l'identification par les avions. L'ensemble de chacune de ces unités, si proche de la foule de gens qui se pressaient autour, donnait une impression de cohésion à cette humanité si diverse. À intervalles de plus en plus rapprochés, il arrivait des camions de soldats casqués, assis sur les banquettes le long des ridelles, tenant leur fusil entre les jambes, prêts à sauter en action. Chaque camion avait une mitrailleuse montée au-dessus de la cabine sur un rail circulaire. Tout cela indiquait la préparation à l'action. Au milieu de tout ce défilé, une auto se faufilait et l'on pouvait voir des officiers supérieurs, colonels, généraux, c'était fascinant ! Même la couleur du camouflage sur tous ces véhicules était sympathique : des tons de vert végétation et des bruns de terre, à l'opposé des couleurs ennemies qui étaient gris et noir, réminiscence des forces diaboliques.

De cette parade émanait un sentiment de volonté et de force que rien ne semblait pouvoir arrêter. C'était une démonstration active que nos rêves, nos fantaisies, nos espoirs de quatre ans sous la botte nazie n'avaient pas été vains. Toute cette glorieuse armée se montrait à nous, venant de l'autre côté de l'océan, comme tous pensaient que cela arriverait, comme prévu. D'autres tanks passaient de chaque côté du village dans les champs, nous étions submergés, nos Libérateurs étaient bien là. Ils avaient bien l'air de ce que l'on s'imaginait en esprit, une armée non menaçante, souriante, faisant des signes d'amitié. Ces soldats n'avaient pas ces bottes cloutées qui produisaient un bruit intolérable, le rappel constant de la domination nazie. On pouvait sentir la différence d'esprit, de sentiment, animant cette armée qui était venue pour nous délivrer et non pas pour conquérir.

J'avais accroché mon drapeau au milieu de la rue et je pouvais voir les soldats le regarder et pointer les détails. Maintenant je sais qu'ils devaient être légèrement intrigués par le nombre de barres et d'étoiles. J'étais heureux de démontrer un signe de bienvenue et en même temps fier de m'identifier avec ces hommes. Cette intention était bien claire. Un soldat assis sur le haut du camion en marche lui donna une claque et la corde se brisa : il avait l'air bien consterné et j'étais désolé pour lui. Je réparai vite et la bannière flotta de nouveau. Plusieurs voisins en avaient également confectionnés. Cela contribuait à cette atmosphère de kermesse.

Le convoi interminable avait finalement embouteillé la circulation et des soldats descendirent du camion et entrèrent dans le café. Ils étaient curieux de voir si l'on avait quelque chose de désaltérant. Finalement, ils acceptèrent notre vin et voulurent nous payer.

Je découvris la nouvelle monnaie spéciale pour l'armée, plutôt que celle en cours pendant l'occupation ; je ne pouvais résister à la tentation d'avoir un billet de deux francs autographié par Merle Laughter, un grand, svelte G.I. de Pittsburg : cela était vraiment américain ! Ce billet avait sur un côté le drapeau français flottant sur un champ vert, quelle révélation ! C'était

vraiment l'entente ! Quel contraste avec les « marks » avec l'effigie d'Hitler. Ce détail scellait pour moi cet épisode monumental se déroulant chez nous. Ce billet est l'un des souvenirs sacrés de ces jours inoubliables.

La joie euphorique, qui me pénétrait et en même temps exultait, était électrisante et se communiquait à toute la population, maintenant rassemblée au centre du village. Nous étions oublieux du temps, juste occupés à contempler ce spectacle, à distiller le fait qu'ils étaient là, nos Américains, comme une lessive qui nettoie toute la saleté, rejette quatre ans de propagande du gouvernement collaborateur français et de ses maîtres nazis.

Ce défilé qui maintenant comprenait des bateaux, des travées de chemin de fer, des camions de ravitaillement, dura bien avant dans la nuit. À la tombée du jour, des M.P. aux casques blancs se placèrent aux croisements avec des bâtons lumineux car il n'y avait plus d'éclairage de rues. Je les entendais dans la nuit dire d'une voix traînante, cette phrase : « take-it-away » à chaque véhicule qui hésitait à tourner et cela sonnait comme une musique, une litanie qui me pénétrait les sens d'une autre façon. De nouveau, je ne pouvais m'empêcher de comparer ce son avec les voix gutturales, coléreuses des Allemands, comme « achtung, raus ». Finalement je partis me coucher, heureux et épuisé.

2^{ème} jour ; 20 août

Ce jour fut différent, avec seulement des convois ininterrompus de camions enfaîtés de matériels et des soldats assis dessus, ainsi que des ambulances bardées de croix rouges. Ces G.I. nous donnèrent des bonbons, des tablettes de chocolat, du chewing-gum, toutes choses oubliées depuis quatre ans, et des cigarettes qui avaient un goût de parfum. Je n'avais pas commencé à fumer, étant trop jeune pour recevoir la ration ; donc ceci était un luxe pour moi : « Old Gold, Lucky Strike, Camel, Chesterfield ». Tout cela était l'apogée du luxe. J'avais encore des souvenirs tactiles des «Gauloises» acres que j'avais essayées avant la guerre, en cachette, et occasionnellement. Ces goûts doucereux étaient une autre façon d'assimiler notre libération. En échange, nous donnions des tomates et des fruits frais du jardin à ces valeureux G.I. Il y avait comme un esprit de fête en l'air. Les gens étaient là, discutant dans la rue, commentant les événements, aiguillonnés par tout ce qu'ils voyaient. Tous se dépêchaient de bâcler leur travail de la ferme. Ils ne voulaient rien manquer de ce spectacle incroyable : ils étaient suspendus dans le temps comme s'ils n'avaient rien d'autre à faire.

Autour de midi, l'heure normale pour aller acheter le pain, quand tout le village était dehors, le fils du maire, habillé de son uniforme de lieutenant de l'armée française, fit son apparition. Je ne l'avais pas vu depuis sa rencontre avec papa au terrain de sports. Il était le plus gros fermier du pays et l'on disait qu'il avait reçu des officiers allemands à sa table. Son apparition incongrue au milieu de l'excitation générale me sembla être en contradiction avec ce que je pensais être une attitude patriotique. Endosser un uniforme n'était pas suffisant pour valoriser l'homme. Son comportement vis-à-vis de

l'occupant avait été ambivalent. Il était dans une position assez délicate, du fait qu'il était marié à la fille d'un marchand de grains, le plus important de la région. Ce commerce devint automatiquement le point de collecte des réquisitions. Les obligations de la vie ne correspondent pas toujours avec ce que l'on a dans le cœur, la survie a ses demandes particulières à tous les niveaux de la société. Personne ne pouvait l'accuser de collaboration flagrante. Son uniforme eut l'effet positif de concentrer le sentiment que nous existions en tant que peuple organisé et que peut-être nous avons encore quelque chose à faire pour y contribuer. Mais la chose que les gens n'oubliaient pas était qu'il avait réussi à échapper à la captivité lors de la débâcle de 1940 pendant que ses soldats avaient tous été faits prisonniers, sans doute parce qu'il avait une auto qui lui permit de s'enfuir, à l'approche des envahisseurs allemands.

Un peu plus tard, une vague de tumulte descendit de la grande rue depuis la mairie. Les gens couraient d'une maison à l'autre pour inviter chacun à sortir, vite..... Le maître d'école était tiré par une corde autour du cou, les mains liées derrière le dos, par le bagarreur, celui qui avait voulu finir le motard allemand. Avec un copain un peu plus âgé, ils s'étaient nommés justiciers. Ils marchèrent de l'école à la place où ils avaient l'intention de pendre leur prisonnier à un des marronniers, pour servir d'exemple à ce qui attendait les collaborateurs et les « ennemis du peuple ». La faute qu'on lui reprochait avait été de distribuer des ordres officiels, les édits de la « Kommandantur » et autres directives des organismes « fantoches, » français comme les ordres de réquisition des chevaux, des fusils, du grain, et la distribution des cartes de rationnement, tout cela dans sa fonction de secrétaire de la mairie qu'il occupait bien avant la guerre. Tous les gens avaient été satisfaits qu'il fasse ce travail ingrat, plutôt que quelqu'un d'autre. Le jeune justicier avait été l'un des plus mauvais élèves du maître d'école, toujours dans les derniers de la classe. Cette occasion était parfaite pour se venger et en même temps se déguiser sous prétexte de patriotisme. L'attroupement des gens grossissait et tous discutaient, tous en effervescence. Cet événement n'avait été prévu par personne, ni par les officiels locaux, ni par les groupes de la Résistance. Les deux jeunes agissaient de leur propre initiative. Mais le fait était là que, dans quelques minutes, l'acte allait être consommé, le maître d'école exécuté. Un groupe de gens s'était formé autour des protagonistes et se consultait hâtivement pendant que les exécuteurs cherchaient la branche appropriée : une grande dispute s'ensuivit. Il y avait là le docteur Lemaire qui était bien connu par ses sentiments anti-nazis et également un leader politique local avec une forte voix, Couturier le marchand de grains, bien connu pour ses sentiments patriotiques, lui qui avait osé uriner dans les bouteillons allemands, un homme de peu de mots, mais efficace. Tous les deux, sans équivoque, ordonnèrent aux jeunes de libérer le maître immédiatement. Il y eut encore des discussions mais d'autres se joignirent à eux et la raison prévalut. J'étais impressionné par le calme apparent de l'otage, il avait l'air de dominer ses agresseurs agités. Il fut débarrassé de ses cordes et s'en retourna chez lui

bien droit, sans regarder ni à droite ni à gauche. Il fut nommé dans un autre poste à la rentrée suivante.

Paris n'était pas libéré et des groupes de résistance parcouraient le pays et montaient vers la capitale pour empêcher l'ennemi de se ressaisir et ainsi, faciliter l'avance des armées alliées. Certains commencèrent à assumer un rôle gouvernemental, autoritaire.

L'électricité était totalement coupée, donc nous étions sans radio. Les journaux avaient cessé d'être publiés, donc nous étions sans nouvelles non plus, excepté par les rumeurs. Dans la soirée, des résistants étaient réunis dans le café à discuter. Ils portaient leur fusil en bandoulière et, à la lumière tremblotante des bougies, leurs ombres dansaient sur les murs. Mêlée à l'atmosphère ambiante, cette scène apportait une impression de surnaturel. Les histoires qu'ils racontaient étaient sinistres et inexacts : les escarmouches préliminaires à l'insurrection de Paris au Palais de justice étaient en grande difficulté, la Tour Eiffel était, soi-disant, effondrée sur le côté et des quartiers de la ville étaient en flammes. Mais ils étaient sûrs qu'ils allaient pouvoir redresser la situation le jour prochain et l'on pouvait toujours reconstruire une autre tour ! Les Américains eux aussi étaient mélangés dans ce groupe et essayaient de fraterniser dans cette atmosphère mystérieuse d'action latente tout en liquidant le reste de bière plate et de vin. Eux non plus ne nous aidaient pas pour les nouvelles, à cause de la barrière linguistique. Ils étaient aussi ignorants que nous, juste projetés dans la guerre !

L'un des G.I. réussit à nous faire comprendre qu'il était d'origine polonaise, donc en relation avec les Européens. Par des gesticulations, il fit comprendre à ma mère qu'il désirait faire une promenade avec elle, dans la nuit. Sa demande était assez étrange mais qui ne donnait pas une mauvaise impression. C'était plutôt comme un besoin de renouer avec son passé par l'instinct maternel ; un rituel profond dans ces moments difficiles. Mon père, lui aussi comprenant cet instinct, approuva. Ma mère nous fait signe, à mon frère et à moi, de les accompagner. Ils marchèrent en se tenant par la main, dans la rue, autour de l'église, et revinrent. J'avais l'impression d'assister à un sceau profond de la relation humaine transcendant la sexualité, simplement le partage d'une oasis de paix, aussi courte qu'elle soit, pour chacun de nous, dans ce temps présent et pour toujours.

3^{ème} jour, 21 août

De très bonne heure, les convois de ravitaillement de toutes sortes recommencèrent de rouler vers le front. Des véhicules en revenaient et tout cela créait un grand encombrement. Au milieu de cette cohue, le maire fut arrêté par un groupe de la Résistance : Il fut exhibé dans une bétailière dans la grande rue et emmené, nous ne savions où. La rumeur publique disait qu'il allait être exécuté. En réalité, il fut transporté ainsi jusqu'à Pithiviers pour interrogation, soupçonné d'être un collaborateur. Il fut ramené le soir même dans sa propriété. Qu'avait-il fait pour mériter cette étiquette de collaborateur? Il paraît qu'il n'avait pas distribué assez de cartes de pain et qu'il avait fraternisé avec l'occupant en les invitant à sa table et même à la

chasse ! Toutes choses qui n'ont pas été prouvées. Il n'y avait pas eu d'enquête, ni d'évidence flagrante et accusatrice.

Le même groupe se saisit de deux jeunes filles qui, elles aussi, étaient accusées de collaboration parce qu'elles avaient couché avec des soldats allemands, et ils leur coupèrent les cheveux à ras. Maman alla visiter l'une d'elles qui était particulièrement désespérée.

Tous ces événements arrivaient vite, des réactions étaient inattendues, je me sentais dépassé au milieu de toute cette excitation malgré mon habitude de traverser les événements hors de mon contrôle. Je ne connaissais pas ces hommes qui prenaient le pouvoir en main ; qui étaient-ils pour agir de la sorte en dehors des voies normales ? Un ordre nouveau s'était établi subitement et nous ne savions pas quoi en penser. L'anarchie populaire s'était instaurée, nous étions pris dans un grand remous. Ce que j'avais cru être une fin en soi était seulement un commencement, comme si l'on ouvrait des vannes que l'on ne pouvait plus refermer et les événements s'y bousculaient. On devait saisir chacun d'eux et les savourer avant qu'ils disparaissent. Chaque événement avait un goût particulier, soit sonore soit silencieux, démonstratif ou subtil, mais qui inscrivait une image indélébile dans l'esprit.

4^{ème} jour, 22 août

Un G.I., un garçon grand et maigre, était assis à une table du café depuis plusieurs heures sans bouger, comme étourdi. Il regardait fixement, il me rappelait Dimitri. Deux M.P., coiffés d'un casque blanc entrèrent et s'avancèrent vers lui en silence. Il se leva sans un mot comme s'il les attendait ; il était fatigué de la guerre ! Cet épisode était à l'encontre de tout ce que j'avais vu des Américains, c'était différent de l'attitude de l'armée allemande qui m'avait démontré sa discipline féroce. Un jour où, après un retour de manœuvre dans la boue de la plaine, le chef avait puni un soldat en le faisant ramper dans la cour boueuse pendant que ses camarades prenaient leur déjeuner.

Les M.P. qui dirigeaient la circulation étaient cantonnés dans nos chambres, les mêmes que les Allemands occupaient. Et ils mangeaient là, leurs rations. Ma mère ne savait quoi faire pour les mettre à l'aise, faute de pouvoir s'expliquer. Ce qu'elle savait faire pour démontrer son accueil était la cuisine et elle leur prépara une belle omelette aux herbes du jardin et un mélange de légumes frais. Maintenant je réalise combien ces hommes appréciaient cette cuisine maison, à l'opposé de leurs boîtes de conserve. L'un d'eux voulut lui montrer qu'il appréciait et lui offrit une boîte d'un mélange de viande et de céréales et maman refusa. Elle ne voulait pas lui prendre quelque chose qui l'aurait privé ; elle pensait que ce soldat avait besoin de tous ces aliments et qu'il était notre invité. Ce G.I. se vexa à l'extrême. Il gesticulait, sa figure devint rouge. Ma mère têtue était également en plein désarroi et ne savait plus quelle contenance adopter. Je regardais incrédule cette scène et fut consterné lorsqu'il jeta la boîte à ses pieds. Ma mère n'avait pas encore compris que les Américains n'avaient pas un problème de

rationnement alimentaire, comme nous pendant ces quatre dernières années!

Après ces jours d'activité intense, tout s'arrêta aussi soudainement que cela avait commencé. Seuls des camions plats transportant des munitions passaient à petite vitesse dans la plaine. Ils étaient espacés de plusieurs kilomètres de façon à ne pas engendrer une réaction en chaîne en cas d'accident. Ces camions faisaient partie du « Red Ball », le code qui désignait le cordon ombilical qui soutenait la force de frappe de l'armée. Les obus de tous calibres qui étaient empilés bien haut avaient l'air menaçant avec leurs têtes pointues, brillantes, qui semblaient nous regarder froidement. Ces longs camions manœuvraient précautionneusement les deux tournants. Si l'un d'eux avait eu un accident à cet endroit, cela aurait ralenti sérieusement le ravitaillement de l'armée en route vers la frontière allemande. Ce déploiement de puissance augurait de grandes batailles à venir.

Ce soir-là, après dîner, je flânais dans la rue au coin de la route qui en avait tant vu, je fumais une Old Gold ou une Lucky, rêvant que cette parade de puissance à laquelle je m'étais attaché ne finirait jamais. C'était comme si elle était devenue une partie de ma vie. Je rêvais dans cette nuit douce, maintenant si calme comme avant. Je baignais dans cette atmosphère enveloppante sentant que les choses étaient comme elles devaient être, de retour à la normale. Une Jeep arriva lentement de la route de l'ouest avec ses phares en veilleuse et s'arrêta à mon niveau. Des soldats me parlèrent et la seule chose que je compris fut « Paris » et je réalisais qu'ils me demandaient la direction. Les M.P. n'étaient plus là. Je ne pouvais pas répondre, si soudainement tiré de ma rêverie ; je me sentis stupide et frustré. Là était ma chance de participer à l'effort de guerre et j'étais paralysé par mon incompréhension. L'inspiration me vint soudainement. Je fis de grands gestes de bras pour les inviter à me suivre et je courus en avant vers le prochain croisement. Les phares qui maintenant étaient en pleine puissance projetaient de grandes ombres rythmiques à travers le mouvement de mes jambes, ce qui décuplait l'importance de mon action. Arrivé au coin de la rue, je m'arrêtais au milieu et fit le signal de direction en criant plusieurs fois «Paris» et la Jeep disparut dans la nuit. Je me sentis fier d'avoir pu démontrer physiquement mes sentiments de bienvenue à ces soldats, de leur faire comprendre qu'ils étaient nos amis et qu'ils garderaient cette impression pour toujours.

Le lendemain, 25 août, de vagues rumeurs de la libération de Paris nous arrivèrent. Ceci était la ratification officielle, comme le sceau sur la lettre, le symbole que la guerre allait finir ! Une célébration spontanée se mit en route. La « clique » des clairons et tambours et la fanfare se rassemblèrent dans la cour de la mairie. Les pompiers qui symboliquement représentaient la hiérarchie gouvernementale, quelques-uns avec leurs casques et la veste bleue d'uniforme, la plupart des vétérans de la « grande guerre », s'alignèrent sur deux rangs sur l'allée pavée de la porte à la rue. Leur capitaine fit l'appel et ils répondirent d'une voix vibrante un « zent » fier, tout en se redressant autant que leur ventre le permettait. Ils avaient sur leur figure cet air officiel

des grandes occasions que chacun reconnaissait comme étant extrêmement imposant. Ces hommes prouvaient, par leur présence et leur attitude, la défaite et le départ des ennemis, et leur fierté nationale retrouvée. Le maire portant l'écharpe tricolore en travers de la poitrine présenta le grand drapeau. Nous l'avions gardé en sécurité pendant quatre ans, caché sur une poutre dans la grange, roulé bien serré, donc invisible d'en bas. Le maire fit un bref discours patriotique inspiré par l'événement. La musique le souligna d'une marche retentissante, et tous se rassemblèrent bien en rang, comme ils avaient été entraînés dans l'armée, et la parade commença. Beaucoup de gens étaient déjà rassemblés là car la nouvelle s'était répandue partout que les musiciens et les pompiers étaient convoqués pour défiler ; maintenant tous arrivaient. Chacun comprenait le sens sacré de cette démonstration, la confirmation de notre foi dans notre destinée et l'éradication de quatre ans d'esclavage. Nous retrouvions notre identité et notre fierté nationale.

La présence physique des Allemands avait été douloureuse mais la plus grande insulte avait été le fait d'être battu, dominé, avili. «Kommandantur» était le mot le plus laid, le plus méprisable que nous avons eu à entendre et à contempler pendant ces longues années. Il était inscrit sur les signes de direction et sur les immeubles administratifs où, également, flottait la bannière à croix gammée. Un autre mot était particulièrement offensant dans son script gothique, spécialement après que j'en ai compris sa signification « Kriegsgefangenslager » (camp de prisonnier de guerre). Je le voyais chaque semaine à la gare d'Étampes, odieusement accroché aux solives, me rappelant notre humiliation d'avoir été battu et le fait que nos soldats étaient enfermés là. La France venait de subir un de ces épisodes le plus humiliant depuis les Wisigoths, aussi loin que je pouvais me rappeler.

Cette cérémonie consacrait officiellement notre Libération et me pénétrait par tous les pores de mon maigre corps. Nous marchions derrière cette musique avec le grand drapeau en tête, en levant les jambes bien haut et en nous serrant les coudes. D'autres flottaient au-dessus de nos têtes et aux fenêtres et nous chantions des chants patriotiques à tue-tête. Nous étions intoxiqués par notre adrénaline refoulée, relâchée tout à coup en ce moment tant attendu. Quel moment exaltant ! Nous nous retrouvions « entiers », nous étions passés par l'épreuve du feu, « ils » étaient partis pour ne jamais revenir. Nous les avons vus se sauver, chassés par nos Libérateurs, et notre pays, lui aussi, se retrouvait « entier » en beaucoup de façons. C'était même plus profond ; nous avons le sentiment que toutes les mésaventures qui avaient précédé cette guerre étaient aussi effacées. D'avoir passé à travers toutes ces épreuves, individuellement et en tant que Nation, allait tout remettre en place, comme un catalyseur. On ne pensait pas encore aux problèmes qu'il faudrait surmonter pour recréer notre société. Nous devenions vraiment des frères au plus pur sens du mot dans cette expérience enivrante et on l'absorbait par tous nos pores.

Ce jour avait été bien rempli et était passé trop vite.

